

PROCÈS DES ENFANTS OU PROCÈS DES PARENTS ?

En août dernier. Sur le seuil de l'église où je viens de célébrer la messe, trois ménages m'attendent. « C'est la Providence qui vous envoie ; me disent-ils en m'abordant. Nous sommes tous trois abonnés de *l'Anneau d'Or*. Amis vrais les uns des autres, bien que de fraîche date : depuis la réunion organisée, voilà quinze jours, par Monsieur le Curé, pour les foyers en vacances dans ce petit village de montagne. Un même sujet nous angoisse — le mot n'est pas trop fort — et nous avons décidé de consacrer cette journée à en débattre. Il faut absolument que vous soyez des nôtres. »

Je me récusé : « Ces semaines d'été, je les réserve à la prière, à l'étude, à la réflexion, à la préparation d'articles et de conférences, ainsi qu'à l'élaboration des prochains numéros de *l'Anneau d'Or*.

— Mais alors, vous avez tout à y gagner », me réplique l'un d'eux, avec un accent d'irrésistible conviction. « Notre débat vous intéresse au premier chef, vous qui avez écrit un jour : Les foyers de votre génération vont-ils réussir leur amour et manquer l'éducation de leurs enfants ? (En vérité, je ne me souviens pas avoir jamais écrit cette phrase.) C'est de cela qu'il s'agit. »

Comment ne pas céder ?...

Au cours du repas ils se présentent : un avocat et deux ingénieurs, une femme professeur de lycée. Ils totalisent onze enfants dont l'aîné a quatorze ans. Ils viennent, l'un du Nord de la France, l'autre de Bretagne, le troisième du Sud-Ouest.

Aussitôt après le déjeuner, sans perte de temps, le colloque démarre sous les sapins. « Dans notre entourage, me disent mes interlocuteurs, des foyers, qui paraissent authentiquement chrétiens, connaissent de terribles échecs dans l'éducation de leurs enfants. — Mais, qu'entendez-vous par échec ? » leur demandai-je.

L'échantillonnage qu'ils me présentent est accablant. Fille qui épouse un divorcé, un élève de seconde en prison depuis un an pour trafic de drogue, nombreux mariages hâtés, et pour cause ! des avortements, un garçon de vingt ans qui se suicide, une jeune fille qui, sans prévenir, disparaît de la circulation pendant huit semaines... et je m'abstiens de rapporter deux cas particulièrement scabreux.

« Vous comprenez notre angoisse à la pensée que pareilles catastrophes pourraient survenir chez nous. Il ne s'agit pas d'instruire le procès des enfants, comme tant de parents qui se refusent à faire d'abord celui de leurs méthodes éducatives ou plutôt anti-éducatives. Nous nous proposons de rechercher les fautes d'éducation qui expliquent ces échecs ».

Pour rester dans les limites d'un éditorial, je ne vous présenterai pas le compte rendu exhaustif des entretiens de ce long après-midi d'été, j'en dégagerai seulement les principales constatations. Non d'ailleurs sans hésitation car, privées de leur contexte, elles peuvent paraître arbitraires et sommaires.

Ce que je peux dire, c'est qu'il a fallu à ces foyers beaucoup de loyauté, de franchise et d'humilité, pour prendre conscience de certaines erreurs ou fautes d'éducation dont ils n'étaient pas indemnes.

Au cours des discussions, mouvementées souvent, les points de vue ne se rejoignaient pas d'emblée. Je laisse de côté ceux qui n'ont pas rallié l'ensemble des interlocuteurs. Mais ceux sur lesquels ces hommes et ces femmes, de régions, de culture et de formation différentes se rencontraient me paraissent mériter qu'on les retienne. Voici donc, à leur avis, les principales raisons des échecs d'éducation qu'ils constatent autour d'eux ou chez eux :

— Ignorance des grandes lois de l'éducation. Les parents négligent d'apprendre leur métier d'éducateurs, croyant naïvement que la bonne volonté, en ce domaine, suffit.

— Fréquente déficience du père, qui d'une part est absorbé par ses tâches professionnelles et, d'autre part, n'aime par les « histoires » à la maison. Méconnaissance de sa vocation de père.

— Conviction trop répandue que père et mère sont interchangeable dans le domaine de l'éducation. S'il en est ainsi, pourquoi le père ne s'en remettrait-il pas à la mère ? Mais c'est oublier le rôle spécifique et irremplaçable, et de l'homme, et de la femme, auprès des enfants.

— Faiblesse de l'autorité. Pères et mères ayant souvent souffert d'une éducation trop rigide veulent en préserver leurs enfants. N'est-ce pas plutôt qu'ils méconnaissent la vertu de force ? D'où leurs capitulations devant les exigences des enfants.

— Existence trop facile, trop confortable, éliminant privations, rudesse, ascèse. Conséquence : les enfants s'amollissent.

— Fréquemment les enfants sont traités comme des adultes ; on accepte qu'ils jugent de tout et de tous, bien avant que leur jugement ne soit formé.

— Une religion sans arêtes ; tous les angles rabotés : souveraineté et transcendance de Dieu, la croix et le renoncement, le sens du péché et les exigences de l'amour du prochain, ces thèmes majeurs de l'Évangile sont soigneusement édulcorés.

(Ils ne mentionnèrent, parmi les causes des échecs éducatifs, ni la discorde entre parents ni l'absence de religion, les foyers dont ils parlaient étant croyants et unis).

Vers la fin des débats, ils revinrent sur ce qui leur était apparu comme une des plus graves déficiences : la perte du sens de l'autorité. Chez les enfants sans doute, mais d'abord chez les parents. Comment ces hommes et ces femmes pourraient-ils parler d'autorité et de soumission, qui pour leur compte personnel sont gravement atteints de cette maladie si répandue aujourd'hui : le refus de reconnaître la moindre autorité. À longueur de repas, de conversations, ils critiquent tout : leur curé aussi bien que la curie romaine, les lois de l'Église (en matière de liturgie, de morale conjugale, etc.) tout comme celles de l'État, la politique intérieure et la politique extérieure... C'est une manière de « complexe d'adolescence » persistant, soigneusement entretenu d'ailleurs par les journaux et publications comme une des conditions de leur influence. Faut-il s'étonner que les enfants ne puissent tolérer d'être soumis à des parents qui ne souffrent eux-mêmes d'autre dépendance que celle de leur propre jugement ?

Telles sont dans leur sécheresse les conclusions d'un après-midi d'entretiens sous les sapins des Vosges. Il me gêne qu'elles soient ainsi présentées : juxtaposées, indépendantes les unes des autres. On aimerait une vue plus synthétique. Mais je n'ai voulu autre chose que rapporter objectivement ce que j'ai entendu.

Peut-être plus de foyers qu'on ne pense ont-ils la lucidité et la droiture de mes amis d'un jour d'été. Alors, il n'y a pas à désespérer.

HENRI CAFFAREL